

La transformation des capitaux culturel et social en région au XIX^e siècle dans un contexte de renouvellement des élites : l'exemple de Saint-Jean-sur-Richelieu

Alex Tremblay Lamarche

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

S'organiser, se distinguer, se donner une identité : vie culturelle et sociabilités en région au Québec (XIX^e-XX^e siècles)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1050783ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1050783ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay Lamarche, A. (2016). La transformation des capitaux culturel et social en région au XIX^e siècle dans un contexte de renouvellement des élites : l'exemple de Saint-Jean-sur-Richelieu. *Mens*, 17(1-2), 41–77.
<https://doi.org/10.7202/1050783ar>

Article abstract

During the 19th century, the elites of Saint-Jean-sur-Richelieu underwent profound change. The Anglo-Protestant merchants who occupied the positions of power at the beginning of the century had been replaced by French Catholic jurists and merchants by 1900. This change reflected not only the renewal of elites, but also shifts in social and cultural capital. While the French Canadians who settled in Saint-Jean-sur-Richelieu around 1800 sought to integrate into the local Anglo-Protestant bourgeoisie, through marriage or simply by speaking English in their daily lives, by mid-century power relations had begun to reverse. Families that had become progressively Anglicised began to attend French Canadian institutions and a growing number of Anglophones integrated into French Canadian networks. The case of Saint-Jean-sur-Richelieu thus brings nuance to the idea that a Francophone elite replaced a pre-existing Anglophone elite as a result of a French Canadian “reconquest” and shows instead that elites adapted to economic change by altering their networks and cultural practices.

La transformation des capitaux culturel et social en région au XIX^e siècle dans un contexte de renouvellement des élites : l'exemple de Saint-Jean-sur-Richelieu¹

Alex Tremblay Lamarche
Université Laval et Université libre de Bruxelles

Résumé

Au cours du XIX^e siècle, Saint-Jean-sur-Richelieu voit ses élites se transformer. Les commerçants anglo-protestants qui occupaient les principaux postes de pouvoir au début du siècle font place à des juristes et des marchands franco-catholiques au tournant du XX^e. Si le phénomène révèle un renouvellement des élites, il est également symptomatique d'une mutation des capitaux culturel et social. Alors que les Canadiens français qui s'implantent dans la ville vers 1800 s'intègrent aux notables locaux anglo-protestants en prenant souvent épouse dans ce groupe et en parlant anglais au quotidien, les rapports de force s'inversent au milieu du siècle. Les familles en voie d'anglicisation se remettent à fréquenter les institutions canadiennes-françaises et de plus en plus d'anglophones s'intègrent aux réseaux de sociabilité canadiens-français. Le cas de Saint-Jean-sur-Richelieu amène donc à nuancer l'idée selon laquelle une élite francophone remplace l'élite anglophone préexistante à la faveur de la « conquête canadienne-française » et montre plutôt que les élites s'adaptent aux

¹ Je remercie François Lafrenière pour ses précieux conseils et l'enthousiasme avec lequel il a partagé avec moi ses connaissances sur l'histoire de Saint-Jean-sur-Richelieu ainsi qu'Yves Guillet pour la gentillesse avec laquelle il a vérifié certains détails en archives.

changements économiques en modifiant leurs réseaux et leurs pratiques culturelles.

Abstract

During the 19th century, the elites of Saint-Jean-sur-Richelieu underwent profound change. The Anglo-Protestant merchants who occupied the positions of power at the beginning of the century had been replaced by French Catholic jurists and merchants by 1900. This change reflected not only the renewal of elites, but also shifts in social and cultural capital. While the French Canadians who settled in Saint-Jean-sur-Richelieu around 1800 sought to integrate into the local Anglo-Protestant bourgeoisie, through marriage or simply by speaking English in their daily lives, by mid-century power relations had begun to reverse. Families that had become progressively Anglicised began to attend French Canadian institutions and a growing number of Anglophones integrated into French Canadian networks. The case of Saint-Jean-sur-Richelieu thus brings nuance to the idea that a Francophone elite replaced a pre-existing Anglophone elite as a result of a French Canadian “reconquest” and shows instead that elites adapted to economic change by altering their networks and cultural practices.

« Elle s’est plaint à moi que tous nos jeunes gens / Ne sont plus aujourd’hui tels qu’en son jeune temps ; / Qu’à présent des Anglais on prend le goût, l’usage ; / Qu’on suit la vanité ; qu’on oublie le ménage ; Que sais-je ! Elle se plaint qu’ici tout est changé². » C’est en ces mots que M. de Vielmont, membre de la noblesse bas-canadienne, rapporte les propos de sa tante, la Douairière de Primenbourg, dans la pièce *L’anglomanie* (1803). Dans cette comédie de Joseph Quesnel, les Primenbourg, une famille de l’élite seigneuriale, décident de mettre leur maison « sur le bon ton³ », c’est-à-dire à la mode anglaise,

² Joseph Quesnel, *L’anglomanie suivi de Les Républicains français*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2003, p. 63.

³ *Ibid.*, p. 29.

lorsqu'ils apprennent qu'ils auront l'honneur de recevoir le gouverneur et son épouse à dîner. Bien plus qu'une simple farce, cette pièce illustre le changement de capital culturel et de capital social chez les élites laurentiennes au lendemain de la Conquête. En effet, si certaines familles de l'élite coloniale espèrent trouver un avenir meilleur en France ou dans ses colonies antillaises et y émigrent, la plupart choisissent de rester dans la vallée laurentienne et de s'adapter au nouveau régime⁴. Cette adaptation nécessite toutefois de s'inscrire dans de nouveaux réseaux (changement de capital social) et d'adopter – du moins en partie – les mœurs, les coutumes et le mode de vie des notables britanniques (changement de capital culturel).

Le changement de capital social a d'ailleurs fait l'objet de nombreux travaux au Québec au cours des dernières années bien qu'on ne fasse que rarement référence au concept en tant que tel. On évoque plutôt le désir de « s'inscrire dans un nouveau réseau de clientèles⁵ » ou de « se rapprocher des nouveaux dirigeants et de la haute société anglaise – position oblige – en les admettant dans [le] cercle familial et en sollicitant leur amitié⁶ ». N'empêche, il apparaît aujourd'hui inconcevable de traiter des conséquences de la Conquête chez les élites – tant dans les biographies⁷ que dans les études prosopographiques⁸ – sans montrer (ou dénoncer) comment elles ont tenté de tirer leur épingle du jeu en tissant des liens avec les autorités britanniques. La notion de capital social est aussi au cœur des études

⁴ Donald Fyson, « Domination et adaptation : les élites européennes au Québec, 1760-1841 », dans Claire Laux *et al.* (dir.), *Au sommet de l'Empire : les élites européennes dans les colonies (XVI^e-XX^e siècle)*, Berne, Peter Lang, 2009, p. 169-170.

⁵ Alex Tremblay, « Gabriel-Elzéar Taschereau », dans Gaston Deschênes et Denis Vaugeois (dir.), *Vivre la Conquête : à travers plus de 25 parcours individuels*, t. II, Québec, Éditions du Septentrion, 2014, p. 247.

⁶ Sophie Imbeault, *Les Târieu de Lanaudière : une famille noble après la Conquête, 1760-1791*, Québec, Éditions du Septentrion, 2004, p. 201.

⁷ Marjolaine Saint-Pierre, *Lacorne Saint-Luc : l'odyssée d'un noble, 1711-1784*, Québec, Éditions du Septentrion, 2013, p. 213-320.

⁸ François-Joseph Ruggiu, « Le destin de la noblesse du Canada, de l'Empire français à l'Empire britannique », *Revue d'histoire de l'Amérique française* (ci-après RHAF), vol. 66, n^o 1 (été 2012), p. 51-62.

sur l'émergence, l'expansion et le déclin de la bourgeoisie dans les historiographies américaines et européennes depuis plusieurs décennies⁹. Pour les historiennes britanniques Leonore Davidoff et Catherine Hall travailler sur les élites, c'est même « identifier les réseaux de relations personnelles [...] qui ont rendu possibles les mouvements, l'accumulation, les investissements des fortunes familiales¹⁰ ».

Le capital culturel se révèle, quant à lui, le parent pauvre des études sur le renouvellement des élites. Certes, il apparaît en filigrane dans les recherches de plusieurs historiens s'étant intéressés à l'étude des pratiques culturelles¹¹ et il est omniprésent en sociologie des élites¹². Toutefois, c'est principalement son enracinement au sein des classes aisées et la manière dont il participe à l'ascension sociale d'un corps professionnel donné qui semblent avoir intéressé les chercheurs en histoire. Les travaux de John Hare sur la pièce *L'anglomanie*¹³ et ceux de John A. Dickinson sur « l'anglicisation¹⁴ » de la société québécoise se contentent ainsi d'associer cette mutation du capital culturel à la noblesse seigneuriale et de la confiner au lendemain de

⁹ R. J. Morris, *Men, Women, and Property in England, 1780-1870: A Social and Economic History of Family Strategies Amongst the Leeds Middle Classes*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 ; Thomas Piketty, *Le capital au XXI^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

¹⁰ Leonore Davidoff et Catherine Hall, *Family Fortunes : hommes et femmes de la bourgeoisie anglaise, 1780-1850*, Paris, La Dispute, 2014, p. 12.

¹¹ Pensons notamment aux travaux de Brian Young, qui soulignent l'intérêt de la bourgeoisie montréalaise pour l'Angleterre victorienne (Brian Young, *George-Étienne Cartier, bourgeois montréalais*, 2^e éd., Montréal, Éditions du Boréal, [1982] 2004, p. 73-80).

¹² La notion de capital culturel est, par exemple, au cœur des travaux des époux Pinçon-Charlot qui explorent, entre autres, la manière dont des espaces de sociabilité se créent autour d'un goût commun pour un entresoi bourgeois (Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 53-68).

¹³ John E. Hare, « Joseph Quesnel et l'anglomanie de la classe seigneuriale au tournant du XIX^e siècle », *Co-Incidences*, vol. 6 (1976), p. 23-31.

¹⁴ John A. Dickinson, « L'anglicisation », dans Michel Plourde (dir.), *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Éditions Fides et Publications du Québec, 2000, p. 80-91.

la Conquête. Ceux de Gérard Bouchard et de Robert Gagnon mettent l'accent sur le rôle du capital culturel dans le processus de construction d'une identité sociale élitaire, mais se limitent à l'analyse de deux groupes bien définis : les médecins du Saguenay et les membres des professions libérales canadiens-français¹⁵. La place du capital culturel dans la formation de nouvelles élites semble avoir davantage retenu l'attention des chercheurs européens. Fabrice d'Almeida s'en est par exemple servi pour montrer comment le nazisme a pénétré les élites allemandes pendant l'entre-deux-guerres¹⁶. Cependant, la façon dont le changement de capital culturel participe tout à la fois au renouvellement des élites et en résulte, et le rôle qu'il joue dans la mobilité sociale demeurent toujours à approfondir au Québec même s'il existe quelques études sur le sujet¹⁷.

La même dichotomie existe lorsqu'on sort des grandes villes et qu'on s'intéresse aux changements des élites en région. Les études consacrées aux réseaux et aux rapports de parenté abondent et couvrent la plupart des régions du Québec¹⁸ tandis que celles sur le changement

¹⁵ Gérard Bouchard, « Naissance d'une élite : les médecins dans la société saguenayenne (1850-1940) », *RHAF*, vol. 49, n° 4 (printemps 1996), p. 521-549; Robert Gagnon, « Capital culturel et identité sociale : les fonctions sociales du discours sur l'encombrement des professions libérales au XIX^e siècle », *Sociologie et sociétés*, vol. 21, n° 2 (automne 1989), p. 129-146.

¹⁶ Fabrice d'Almeida, *La vie mondaine sous le nazisme*, Paris, Perrin, 2008.

¹⁷ Pensons, entre autres, aux travaux de Marise Bachand sur l'influence des notables britanniques dans la transformation de l'espace domestique élitaire au XIX^e siècle (Marise Bachand, « "Depuis que l'élément étranger s'est mêlé [...] à la première société française" : dynamiques de genre dans l'espace domestique élitaire canadien au XIX^e siècle », dans Laurent Turcot et Thierry Nootens (dir.), *Une histoire de la politesse au Québec : normes et déviances du XVII^e au XX^e siècle*, Québec, Éditions du Septentrion, 2015, p. 184-215).

¹⁸ François Guérard, « Les notables trifluviens au dernier tiers du 19^e siècle : stratégies matrimoniales et pratiques distinctives dans un contexte d'urbanisation », *RHAF*, vol. 42, n° 1 (été 1988), p. 27-46; Sandra Nadeau-Paradis, *La petite bourgeoisie de La Tuque et son rôle dans l'exercice du pouvoir local (1907-1939)*, mémoire de maîtrise (études québécoises), Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2015.

du capital culturel se font plus rares¹⁹. Pourtant le cadre régional constitue un terrain d'étude particulièrement intéressant pour réfléchir sur la recomposition des élites. Il permet de faire des études de cas détaillées et de voir comment les cultures métropolitaines pénètrent dans la colonie en dehors des grands centres urbains. Il donne également l'occasion de se pencher sur la question du rapport à la périphérie et de voir comment celle-ci se déplace et se redéfinit en fonction de l'évolution des moyens de transport. Cet article entend donc croiser trois champs disciplinaires pour étudier cette question : l'histoire régionale, la sociologie des élites et les dynamiques de la mobilité sociale qui sous-tendent la montée et le déclin d'un groupe dans la société.

Le concept d'élite a d'ailleurs beaucoup évolué en se confrontant aux différentes disciplines et rend désormais compte plus finement de la pluralité des éléments qui le composent et des réalités régionales. Sous l'influence des travaux de sociologues s'étant intéressés aux classes dirigeantes (Vilfredo Pareto, Norbert Elias, Pierre Bourdieu, etc.), les historiens en sont venus à définir les élites comme l'« ensemble des groupes sociaux qui dominent la société par leur influence, leur prestige, leurs richesses, leur pouvoir économique, culturel, politique²⁰ ». Bien que les historiens américains et européens se réfèrent encore abondamment à la notion de bourgeoisie pour définir les groupes d'influence – notion qui renvoie principalement aux élites économiques et politiques et à une approche plus marxiste de la question²¹ –, leurs confrères québécois endossent aujourd'hui une définition beaucoup plus large des élites²². Celle-ci englobe plus volontiers les élites d'envergure régionale, parmi lesquelles on compte des cultivateurs, des artisans,

¹⁹ L'historien Christian Dessureault le soulignait d'ailleurs déjà en 2001 : « Les réseaux et les rapports de parenté représentent des vecteurs importants des recherches sur la société rurale du Québec » (Christian Dessureault, « Parenté et stratification sociale dans une paroisse rurale de la vallée du Saint-Laurent au milieu du XIX^e siècle », *RHAF*, vol. 54, n° 3 (hiver 2001), p. 411).

²⁰ Guy Chaussinand-Nogaret, « Élites », dans André Burguière (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p. 242.

²¹ Adam Kuper, *Incest and Influence: The Private Life of Bourgeois England*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

²² Fyson, « Domination et adaptation », p. 169.

des marchands, des professionnels et des ecclésiastiques²³. C'est de cette définition basée sur le contrôle des leviers du pouvoir (économique, politique, culturel, militaire, etc.) et, surtout, sur l'appartenance à un groupe doté d'un mode de vie distinct (pratique d'une sociabilité particulière, importance accrue de l'éducation, participation à des activités culturelles, etc.)²⁴ que nous comptons nous inspirer pour analyser les élites québécoises en région.

Les notions de capital culturel et de capital social sont, quant à elles, issues de l'œuvre de Pierre Bourdieu. Pour le sociologue français, ce qui distingue les élites des classes populaires, c'est que les premières peuvent compter sur un réseau de relations influentes et qu'elles cultivent un goût pour la distinction sociale alors que les secondes ne jouissent pas de pareilles relations et entretiennent un rapport au monde axé sur l'utile²⁵. Le capital social apparaît donc comme l'ensemble des relations qu'il faut avoir ou qui sont utiles pour faire partie des élites d'une région donnée. Ce n'est toutefois pas tout de frayer avec le gratin de la société. Encore faut-il disposer des connaissances, des savoir-faire et des savoir-vivre nécessaires pour être reconnu comme membre des classes dirigeantes par ses pairs. Cela apparaît d'autant plus important en région, où les écarts de fortune et la distance sociale entre les élites et le reste de la population sont souvent moindres que dans les grands centres urbains. Comme le souligne François Guérard, « [c]ontrairement à leurs homologues citadins [...], les notables d'un

²³ Maude Flamand-Hubert, *Louis Bertrand à l'Isle-Verte, 1811-1871 : propriété foncière et exploitation des ressources*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012; Claire Bernier, *Le rôle des élites dans la modernisation du Québec rural : l'exemple de Sainte-Clair de 1890 à 1950*, mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 2012; Jean-René Thuot, *D'une assise locale à un réseau régional : élites et institutions dans la région de Lanaudière (1825-1865)*, thèse de doctorat (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2008.

²⁴ Nous nous inspirons ici de la définition développée par l'historien américain Richard Bushman dans ses travaux. À son avis, ce sont surtout les concepts de *gentility* et de *respectability* qui distinguent les élites des autres classes sociales (Richard Bushman, *The Refinement of America: Persons, Houses, Cities*, New York, Vintage, 1993, p. 446).

²⁵ Pierre Bourdieu, *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 189-248.

village n'appartenaient que fort exceptionnellement à la bourgeoisie. Était notable celui qui, dans sa localité, était perçu comme tel. Une étude sur les notables renvoie donc à la *perception* des différences sociales²⁶ ». Autrement dit, le capital culturel, c'est ce qui donne à ceux qui forment l'élite la légitimité d'en faire partie.

Si certains des éléments constitutifs des capitaux culturel et social perdurent au cours des siècles (culte des ancêtres, souci du raffinement, inscription dans des réseaux transnationaux, etc.), ces derniers se transforment également dans le temps long, comme le montre la pièce de Quesnel. Le bon goût et l'*establishment* fluctuent en fonction des liens qui rattachent une région donnée à d'autres. Le cadre régional – à entendre ici comme un petit ou moyen centre urbain et la périphérie qui l'entoure – pose donc une double question. Il interroge d'une part la manière dont une « collectivité neuve²⁷ » définit elle-même ses propres normes à la faveur de son peuplement et de son développement. D'autre part, il amène à se questionner sur la pénétration des usages des différentes métropoles culturelles qui l'entourent. Celles-ci peuvent être lointaines et rayonner par-delà les frontières (Paris, Londres, Rome) ou rapprochées (Montréal, Québec, Burlington). Cet article entend donc montrer que les capitaux culturel et social des élites des petits centres urbains se construisent parallèlement à celui des notables des grandes villes environnantes et qu'ils jouent un rôle crucial dans le renouvellement des élites locales. Ces habitus de classe évoluent en adéquation avec les réalités qui sont propres aux classes aisées des petites villes tout en s'alimentant à celles des élites des grands centres urbains et des métropoles culturelles.

Si cette thèse peut sembler relever de l'évidence, le cas de Saint-Jean-sur-Richelieu (jadis connu sous le nom de Dorchester) permet de montrer que ce ne l'est pas nécessairement et que la question est

²⁶ Guérard, « Les notables trifluviens au dernier tiers du 19^e siècle », p. 29. En italique dans le texte.

²⁷ Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000.

plus complexe. Sise entre Montréal et Burlington, sur la rivière Richelieu, alors l'un des principaux axes de communication entre les États-Unis et le Canada, cette petite ville s'impose rapidement comme un point de passage important entre les deux pays. Dans un premier temps, elle permet donc de voir l'émergence d'un capital culturel frontalier et la manière dont un capital social qui y répond se structure autour de l'axe Bas-Canada-Vermont. L'exemple de Saint-Jean-sur-Richelieu offre ensuite l'occasion d'observer comment ces habitus de classe font place à un capital culturel régional et à des réseaux sous-jacents tournés vers les campagnes environnantes et vers Québec et Montréal à la faveur de changements économiques et du développement de nouvelles voies de communication (en l'occurrence le chemin de fer). Qui plus est, l'exemple de Saint-Jean-sur-Richelieu permet de prendre conscience de l'importance du changement des capitaux culturel et social dans le renouvellement des élites en région. On pourrait croire, en effet, que les notables anglo-protestants qui s'y sont installés à compter de la fin du XVIII^e siècle sont simplement remplacés par une nouvelle élite franco-catholique au courant du XIX^e siècle, comme l'a proposé l'historiographie²⁸. Or plusieurs familles qui se sont implantées à Dorchester au début du XIX^e siècle font toujours partie de l'*establishment* de la ville au début du XX^e, mais parlent dorénavant français et s'inscrivent dans un réseau franco-catholique. Ainsi, tandis que les notables canadiens-français johannais se mariaient avec des femmes anglo-protestantes et élevaient leurs enfants dans la langue de Shakespeare au début du XIX^e siècle, ils prennent pour épouses des Canadiennes françaises et élèvent leurs enfants dans la langue de Molière une cinquantaine d'années plus tard. On retrouve donc – en partie du moins – les mêmes familles dans les élites locales, mais celles-ci affichent une identité différente.

Les sources publiques qui rendent compte de l'évolution des capitaux culturel et social et de la manière dont les élites s'y adaptent, de la fondation de Dorchester dans les années 1790 à la constitution

²⁸ Voir, entre autres, Jean-Dominique Brosseau, *Saint-Jean-de-Québec : origine et développements*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Le Richelieu, 1937, p. 125-126.

de la ville en cité en 1916, abondent à Saint-Jean-sur-Richelieu. Nous comptons donc tirer profit de la diversité des documents sur le sujet en puisant autant dans les recensements et dans les registres paroissiaux de la région que dans les journaux locaux, *Le Franco-Canadien* et *Le Canada français*. Les sources privées se font en contrepartie plus rares. Mis à part la correspondance de la famille Marchand, on compte peu de traces documentaires de la vie des élites johannaises à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada. Qui plus est, nous ne connaissons pas de notables de la place ayant laissé de mémoires ou publié de récit autobiographique (outre la journaliste Joséphine Marchand et son mari Raoul Dandurand). Dans les circonstances, c'est principalement sur cette famille que nous nous appuyerions pour analyser la façon dont se transforment les capitaux culturel et social dans l'intimité. Si cela limite forcément la portée de notre étude, il n'en demeure pas moins que les sources sur cette famille permettent d'en apprendre sur une large part des élites johannaises, puisque ses membres occupent une place prééminente dans la vie publique locale et qu'ils sont alliés à un nombre considérable de familles les plus influentes qu'on y trouve²⁹. En ce sens, les archives de la famille Marchand paraissent toutes désignées pour étudier la constitution des élites johannaises. Grâce à leur analyse, il nous sera possible de nous pencher sur le sujet en deux temps. Le premier nous donnera l'occasion de saisir l'émergence d'un capital culturel frontalier et du capital social qui s'y enchâsse à travers le processus de formation des élites en zone pionnière. Le second nous permettra de voir comment un capital culturel régional remplace peu à peu le premier et amène par le fait même les notables à reconfigurer leur entourage et à se doter d'une nouvelle identité.

²⁹ Pensons, entre autres, aux Bourgeois, aux Arpin, aux Decelles, aux Langelier, aux Woods, aux Bingham et aux Jobson pour ne donner que quelques exemples.

Le développement d'un capital culturel frontalier et du capital social qui s'y enchâsse

La formation d'élites locales en zone pionnière frontalière

La vallée du Richelieu est depuis le xvii^e siècle un axe de communication important entre les colonies américaines et la vallée du Saint-Laurent et, partant, un couloir de guerre. Dès 1665, les Français y érigent des fortifications pour vaincre la menace iroquoise. En 1760, c'est par là que les troupes du général de brigade William Haviland passent pour rejoindre Montréal. Lors de la guerre d'Indépendance américaine, la région est de nouveau le théâtre d'affrontements, et, à l'automne 1775, le fort Saint-Jean se voit assiégé par les troupes américaines du général de brigade Richard Montgomery pendant près de deux mois. À la fin du xviii^e siècle, le Haut-Richelieu est donc toujours peu peuplé en raison des nombreux conflits qui s'y sont déroulés³⁰.

Toutefois, de nouvelles populations commencent à y converger avec la pacification de la région. En 1779, on compte déjà « 209 Loyalistes à Saint-Jean-sur-Richelieu, 27 à Chambly et 87 à Sorel, soit près de 38 % de tous les Loyalistes passés dans la Province de Québec³¹ ». Cinq ans plus tard, ils sont désormais 375 à Saint-Jean-sur-Richelieu, 66 à Chambly et 316 à Sorel. Petit à petit, la rivière Richelieu délaisse ses fonctions d'axe de guerre pour devenir une artère économique et une voie de communication importantes entre les colonies américaines et la *Province of Quebec*. L'arrivée de nouveaux venus s'intensifie tant et si bien que le seigneur David Alexander Grant fonde la communauté de Dorchester dans les années 1790³².

³⁰ André Charbonneau, « Une voie stratégique bien gardée : la rivière Richelieu », *Cap-aux-Diamants*, n° 37 (printemps 1994), p. 20-24.

³¹ Mario Filion et al. (dir.), *Histoire du Richelieu–Yamaska–Rive-Sud*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 2001, p. 109.

³² Les études divergent sur la date de fondation de Dorchester. Certains auteurs pensent que Grant aurait utilisé ce nom pour la première en fois en 1790, alors que d'autres évoquent plutôt 1792 ou 1794. Tous les chercheurs s'entendent cependant

En 1815, l'arpenteur Joseph Bouchette décrit la place comme une petite bourgade de moins de 80 maisons dont la population, en large partie anglophone, est principalement constituée des quelque 400 loyalistes qui s'y sont établis et des soldats britanniques cantonnés au fort Saint-Jean³³.

Le contexte géopolitique international favorise d'ailleurs l'expansion de la région. Avec le blocus continental de Napoléon (1806-1814), la Grande-Bretagne se trouve coupée de son territoire d'approvisionnement séculaire en bois (les ports de Dantzig et de Memel sur la mer Baltique) et doit se tourner vers ses colonies nord-américaines pour trouver le bois dont dépendent ses marines marchande et militaire³⁴. Or les forêts de la vallée du Richelieu et du Vermont regorgent de chênes et de pins imposants, propices à la construction navale³⁵. Qui plus est, avec la pacification de la région³⁶ et l'intensification des relations entre le Bas-Canada et la jeune république américaine, Dorchester devient un relais important entre Burlington et Montréal tant pour les voyageurs que pour les marchandises qui y transitent. Toute une série de services se met donc en place pour répondre à la demande croissante des visiteurs (auberges, ligne de diligences, transport de marchandises, douanes, etc.).

pour dire que l'implantation de la population dans la région s'intensifie à cette époque et qu'une communauté naît dans les années 1790 (Francine Bouchard, *La vallée du Richelieu : introduction à l'histoire et au patrimoine*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1981, p. 57).

³³ Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas Canada, avec des remarques sur le Haut Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États-Unis de l'Amérique*, Londres, W. Faden, 1815, p. 177-178.

³⁴ Sylvain Pagé, « Le blocus continental (1806-1814) : son impact sur le Canada », *Cap-aux-Diamants*, n° 81 (printemps 2005), p. 18-21.

³⁵ Selon Robert Lagassé, plus de la moitié du pin et du chêne envoyés depuis Québec en Grande-Bretagne entre 1806 et 1812 provient du Vermont via la rivière Richelieu (Filion *et al.* (dir.), *Histoire du Richelieu–Yamaska–Rive-Sud*, p. 219).

³⁶ Notons tout de même un intermède guerrier entre 1812 et 1815 sur lequel nous reviendrons plus loin.

Avec la création d'une nouvelle communauté vient une période de transition qui permet une plus grande mobilité sociale³⁷. L'ouverture d'un nouveau front de peuplement crée un espace flou où tout est à (re)faire. Certains des nouveaux arrivants disposent certes d'avantage(s) (pécuniaire, relationnel, politique, etc.) sur les autres, mais il demeure assurément plus facile de se hisser aux plus hautes fonctions dans ce contexte que dans une collectivité déjà établie, où la hiérarchie sociale est beaucoup moins mouvante et où les opportunités de mobilité sociale sont considérablement moins nombreuses. Plusieurs familles désargentées de France ou de la petite noblesse de province qui ne pouvaient aspirer à connaître une ascension sociale importante dans ce royaume choisirent ainsi d'émigrer en Nouvelle-France aux XVII^e et XVIII^e siècles en espérant y trouver un avenir meilleur³⁸. Les jeunes hommes célibataires qui ne possédaient pas ou peu de fortune personnelle espéraient ainsi se distinguer par leur mérite ou par le prestige d'un nom qu'ils savaient insuffisant pour briller à Versailles, mais bien assez honorable pour se distinguer dans le monde colonial³⁹.

Il en va de même à Dorchester au tournant du XIX^e siècle. Les élites qui s'y créent sont majoritairement formées de jeunes gens issus des classes moyennes de villes déjà bien développées (Québec, Trois-Rivières, Montréal, Burlington, etc.), de familles de cultivateurs prospères originaires de petites localités rurales (Alburg) ou de fils de bonne famille arrivant trop loin dans l'ordre de succession pour espérer hériter de la fortune familiale. C'est notamment le cas de Pierre-Paul Démaray (1798-1854), notaire originaire de Trois-Rivières, qui vient s'établir à Dorchester pour y pratiquer sa profession

³⁷ Brigitte Violette, « Entre l'émigration de la misère et l'eldorado mythique : genèse d'une petite-bourgeoisie franco-américaine (Fall River, 1870-1920) », dans Yves Frenette, Martin Pâquet et Jean Lamarre (dir.), *Les parcours de l'histoire : hommage à Yves Roby*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002, p. 231-261.

³⁸ Robert Larin et Yves Drolet, « Les listes de Carleton et de Haldimand : états de la noblesse canadienne en 1767 et 1778 », *Histoire sociale = Social History*, vol. 41, n^o 82, (novembre 2008), p. 564.

³⁹ François-Joseph Ruggiu, « La noblesse du Canada aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Histoire, économie & société*, vol. 27, n^o 4 (2008), p. 67-85.

et qui réussit à se hisser aux premiers rangs de la société en participant à la fondation de la paroisse et en devenant le premier maire de Saint-Jean-l'Évangéliste⁴⁰. C'est également le cas de Gabriel Marchand (1780-1852), jeune homme issu d'une famille de la petite bourgeoisie commerçante de Québec⁴¹, qui réussit à devenir l'un des principaux notables de Dorchester dans la première moitié du XIX^e siècle. Vers 1803, après avoir occupé des fonctions de commis dans l'importante maison d'importation du marchand d'origine écossaise John Macnider, Marchand part pour Dorchester afin d'y ouvrir un bureau et des entrepôts destinés à recevoir le bois coupé sur les bords du lac Champlain avant qu'il ne soit acheminé vers Québec⁴². Les affaires lui sourient et il invite ses frères et sa sœur (Louis, François et Sophie) à venir le rejoindre. Ensemble, ils s'investissent dans l'expansion de la communauté en participant, entre autres, à l'érection de l'église anglicane, à la création de la paroisse catholique, à l'administration municipale et à la création du canal de Chambly⁴³. Les Mott, quant à eux, profitent de généreuses allocations du Parlement de Londres pour quitter leurs terres d'Alburt (Vermont, États-Unis) et venir s'établir à Dorchester en 1788. De fil en aiguille, cette famille de cultivateurs originaire d'un petit village du Vermont prend racine

⁴⁰ Lionel Fortin, « Démaray, Pierre-Paul », dans *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* (ci-après *DBC*), vol. 8, Québec, Université Laval; Toronto, University of Toronto, 2003, [http://www.biographi.ca/fr/bio/demaray_pierre_paul_8F.html] (30 novembre 2016).

⁴¹ Son père, Louis Marchand, est capitaine de vaisseau et compte plusieurs proches qui évoluent dans le milieu de la marine et des affaires. Sa mère, Françoise Roussel, est issue d'une famille de la bourgeoisie marchande de Québec alliée aux Berthelot, aux Bazin et aux Saillant (Contrat de mariage de Louis Marchand et de Françoise Roussel, 13 septembre 1778, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Québec (ci-après BANQ-Q), greffe de Jean-Antoine Panet, CN301, S205).

⁴² Lettre de Raoul Dandurand à Hanford MacNider, 3 août 1931, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P82.

⁴³ Lionel Fortin, « Marchand, Gabriel », dans *DBC*, vol. 8, [http://www.biographi.ca/fr/bio/marchand_gabriel_8F.html] (30 novembre 2016).

dans la région, participe à son développement⁴⁴ et profite des occasions qui se présentent à elle pour se hisser au niveau des élites économiques et politiques locales⁴⁵.

Le développement d'une identité et d'un capital culturel propres

Peu à peu, les élites de Dorchester souhaitent refermer l'accès aux classes dirigeantes et donner une légitimité au gotha local qu'elles ont réussi à former. Tous ne doivent pas pouvoir y parvenir, et le pouvoir (religieux, militaire, politique, économique, etc.) doit être le fait d'une élite adoptant les codes de respectabilité des notables de la place. Un capital culturel élitaire se forme donc petit à petit au début du XIX^e siècle à partir de la culture de l'ensemble des hommes et des femmes qui ont réussi à s'imposer en tant que notables au sein de la collectivité. Bien que bon nombre d'entre eux soient d'origine canadienne-française, la plupart sont anglophones et protestants, et le capital culturel qui s'y crée tend à assimiler les premiers aux mœurs des seconds. Ce capital vise notamment à distinguer ceux qui sont parvenus à s'imposer dans les classes dirigeantes locales des autres colons qui s'établissent dans la région puisque, comme nous l'avons mentionné précédemment, beaucoup sont issus des classes moyennes. Ces nouvelles élites qui ne disposent pas, dans la plupart des cas, d'une aura de respectabilité héritée de leurs parents cherchent à définir les normes d'un capital culturel et social qui leur est propre à mesure que de nouveaux venus continuent d'affluer dans la région. La distance qui sépare les biens nantis de Dorchester des grands centres urbains et leur récente accession à ce statut les amènent donc à développer une identité spécifique et, partant, un capital culturel qui leur est propre. Même s'il est fortement influencé par les origines ethniques de la majorité anglo-protestante, il se distingue ainsi de

⁴⁴ Les Mott créent, entre autres, le premier service de traversier entre Dorchester et Iberville (1797), œuvrent dans le commerce, tiennent un hôtel et dirigent un magasin général et un poste de relais pour diligence.

⁴⁵ Lionel Fortin, *Le maire Nelson Mott et l'histoire de Saint-Jean*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1976, p. 9-43.

celui des grandes villes environnantes – sans que cela l’empêche de s’y inscrire fortement – en étant marqué par une plus grande mixité ethnoreligieuse.

Il faut dire qu’il est alors de bon ton d’adopter différents usages de la bourgeoisie anglaise au sein des élites canadiennes-françaises de l’ensemble de la vallée du Saint-Laurent. Les bonnes familles se dotent ainsi d’élégants services à thé et de fontaines à eau chaude pour pouvoir exécuter le rituel du thé dans les règles de l’art⁴⁶ et, de fil en aiguille, cette habitude s’enracine dans les mœurs des classes dirigeantes⁴⁷. Les jeunes filles se coiffent de longues boucles verticales et roulées en spirale comme cela est à la mode en Angleterre⁴⁸. En ce sens, les bonnes familles de Dorchester s’inscrivent dans un mouvement plus large qui touche l’ensemble des élites bas-canadiennes. Cette tendance semble toutefois s’enraciner davantage dans cette région puisqu’on n’y trouve pas d’élites canadiennes-françaises qui y sont établies depuis plusieurs générations et qui auraient su imposer ou conserver leur propre capital culturel, comme c’est le cas à Québec et, dans une moindre mesure, à Montréal. En effet, les vieilles familles de l’élite seigneuriale et de la bourgeoisie canadienne-française qui y demeurent réussissent à conserver une certaine aura de prestige à leur culture dans les milieux distingués sans que cela ne les empêche d’adopter certaines coutumes anglaises⁴⁹. La récente ascension sociale de bon nombre des notables de Dorchester et la prépondérance des Anglo-protestants dans les instances de pouvoir locales y favorisent l’émergence d’une identité élitaine anglo-protestante plus forte que dans les grands centres urbains environnants.

⁴⁶ François Malépart de Beaucourt, *Madame Eustache-Ignace Trottier dit Desrivières, née Marguerite Malhiot*, 1793, huile sur toile, 79,5 x 63,5 cm, Collection du Musée national des Beaux-arts du Québec; Pascal Fillion, *Étude de l’univers domestique en milieu bourgeois chez les anglophones et les francophones du Québec : le cas Jourdain-Fiset*, mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 1998, p. 43-44.

⁴⁷ Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 2 septembre 1835, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P51.

⁴⁸ Dickinson, « L’anglicisation », p. 90.

⁴⁹ Imbeault, *Les Tarieu de Lanaudière*, p. 227.

Les Canadiens français ambitieux qui s'installent dans la vallée du Richelieu et qui réussissent à y faire fortune à cette époque s'intègrent donc aux notables anglo-protestants en prenant bien souvent épouse dans ce groupe et allant même jusqu'à se marier dans une église protestante. Le cas des frères Marchand illustre bien cette tendance. Après s'être installé dans la région au tournant du XIX^e siècle et y avoir fait fortune dans le commerce du bois, Gabriel Marchand épouse Amanda Bingham, fille d'un commerçant prospère du coin, le 1^{er} janvier 1807 en l'église anglicane de Frelighsburg⁵⁰. Par ce mariage, Marchand s'associe aux Bingham, famille de loyalistes tardifs originaire du Vermont, dont le patriarche, Abner, jouit de nombreuses relations avec les États-Unis et renforce ainsi ses assises dans la région tout en consolidant son réseau avec les États-Unis – où, rappelons-le, Marchand s'approvisionne en bois. Lorsque ses frères Louis et François viennent le rejoindre peu de temps après, ils jettent également leur dévolu sur les filles d'une famille de marchands anglo-protestants bien en vue de Dorchester originaire des États-Unis, les Woods⁵¹. Le 21 décembre 1809, François prend ainsi pour épouse Rebecca en l'église presbytérienne St. Gabriel de Montréal. Six ans plus tard, son frère Louis convole en justes noces au même endroit avec la sœur de cette dernière, Sarah Ann⁵². Tout comme leur frère aîné, François et Louis réussissent, grâce à ces alliances, à consolider les liens de la famille avec les États-Unis tout en s'alliant aux notables locaux. Ces relations leur sont d'ailleurs profitables dès le lendemain de leur mariage puisqu'ils se joignent à leur frère Gabriel dans le commerce du bois. Ces mariages avec des femmes issues de l'élite anglo-

⁵⁰ Acte de mariage de Gabriel Marchand et de Amanda Bingham, 1^{er} janvier 1807, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives de Sherbrooke, registre de l'église anglicane de Frelighsburg, CE502, S47.

⁵¹ James William Towner, *A Genealogy of the Towner Family: The Descendants of Richard Towner, who came from Sussex County, Eng., to Guilford, Conn., before 1685*, Los Angeles, Times-Mirror Printing & Binding House, [1910?], p. 65.

⁵² Actes de mariage de François Marchand et de Rebecca Woods (21 décembre 1809) et de Louis Marchand et de Sarah Ann Woods (2 février 1815), Bibliothèque et Archives nationales du Québec, centre d'archives du Vieux-Montréal (ci-après BAAnQ-VM), registre de la St. Gabriel Street Presbyterian Church, CE601, S126.

protestante célébrés dans des temples protestants confèrent non seulement un capital social précieux aux Canadiens français ambitieux, mais aussi le capital culturel nécessaire pour s'inscrire au sein des élites locales. Les Marchand ne sont d'ailleurs pas les seuls à adopter une telle stratégie au cours de la première moitié du XIX^e siècle, comme en témoignent les mariages du notaire Pierre Gamelin⁵³, du douanier Louis Camille Vandal⁵⁴, du médecin Benjamin Delisle⁵⁵ et de nombreux autres notables franco-catholiques de Dorchester avec une femme issue de l'élite anglo-protestante.

De tels mariages favorisent l'assimilation des notables canadiens-français à une culture élitaire anglo-protestante en les amenant à parler anglais au quotidien et à éduquer leurs enfants essentiellement – voire exclusivement – dans la langue de Shakespeare⁵⁶. Chez les Marchand, on ne parle donc pas les deux langues à la maison, mais seulement – ou principalement⁵⁷ – l'anglais. Les enfants de Gabriel et de sa deuxième épouse, Mary Macnider⁵⁸, apprennent le français uniquement à leur entrée au Collège de Chambly. Les lettres échangées entre les différents membres de la famille le montrent d'ailleurs. En 1845, lorsque Félix-Gabriel fait son entrée au séminaire de Saint-

⁵³ Acte de mariage de Pierre Gamelin et de Sophia Walker, 4 mai 1813, BAnQ-VM, registre de la Christ Church Anglican (Sorel), CE603, S16.

⁵⁴ Acte de mariage de Louis Camil Vandal et de Mary Ann Esinhart, 21 octobre 1840, BAnQ-VM, registre de la St. James's Methodist Church (Montréal), CE601, S109.

⁵⁵ Acte de mariage de Benjamin Delisle et de Amanda Hogle, 8 juillet 1849, BAnQ-VM, registre de la St. Mark's Anglican Church, CE604, S17.

⁵⁶ Alex Tremblay, *La mixité culturelle au sein des élites québécoises au XIX^e siècle : l'exemple de la famille Marchand, 1791-1900*, mémoire de maîtrise (histoire), Québec, Université Laval, 2014, p. 23-28.

⁵⁷ Certaines des lettres envoyées par Félix-Gabriel Marchand à ses parents lorsqu'il étudiait au séminaire de Saint-Hyacinthe sont en français. Faut-il en conclure que sa mère parlait avec lui en français ou que Félix-Gabriel souhaitait uniquement pratiquer cette langue? Selon l'historien Lionel Fortin, « seul l'anglais était parlé à la maison » (Lionel Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1979, p. 41).

⁵⁸ Le 5 mai 1809, la mort emporte Amanda Bingham moins de trois ans après son mariage avec Gabriel Marchand. Ce dernier se remarie donc l'année suivante avec l'anglo-presbytérienne Mary Macnider avec qui il a six enfants.

Hyacinthe pour y perfectionner son français, seul son père lui écrit par moments dans cette langue pour l'aider à s'exercer. Sa mère et ses deux frères lui écrivent toujours en anglais⁵⁹. Gabriel lui-même semble avoir adopté cette langue puisque c'est dans celle-ci qu'il rédige la majorité de sa correspondance, qu'il exprime ses réflexions personnelles et qu'il annote son courrier, même lorsque celui-ci est rédigé en français⁶⁰. Dans les circonstances, nulle surprise de voir plusieurs notables canadiens-français angliciser leur nom ou donner un prénom anglais à leur progéniture. Le commerçant de bois François Marchand devient ainsi « Francis⁶¹ » dans la correspondance familiale tandis que de nombreux Jean deviennent des « John⁶² » afin de montrer leur appartenance aux notables locaux. L'appartenance ethno-linguistique fait donc partie du capital culturel.

Si le capital culturel qui émerge à Dorchester est marqué par les origines ethniques de la majorité, il n'en est pas moins pour autant imprégné d'une forte mixité ethnoreligieuse. Ce qui importe pour les élites, et en particulier à l'époque où cette communauté est en train de voir le jour, c'est surtout d'avoir su faire fortune et gagner le respect de ses concitoyens. Cela s'explique notamment par la taille restreinte de la collectivité et, partant, de ses classes dirigeantes. Alors que les frontières entre les différentes confessions dans les classes dirigeantes se font de moins en moins mouvantes et se referment à

⁵⁹ Lettre de Gabriel Marchand, Mary Macnider, John Marchand et Charles Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 31 octobre 1848, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S2, P150.

⁶⁰ Lettre d'Armand de Charbonnel à Gabriel Marchand, 29 janvier 1844, collection Yves Beauregard.

⁶¹ Lettre de Sophia Marchand à Gabriel Marchand et Mary Macnider, 23 octobre 1835, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P59.

⁶² Pensons, entre autres, à Jean Marchand, fils de Gabriel Marchand, ou à Jean Vandal, fils de Louis Camille Vandal, qui usent presque exclusivement de la forme anglicisée de leur prénom (Lettre de Gabriel Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 16 novembre 1849, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P151 ; Acte de sépulture de Louis Camille Vandal, 3 juillet 1865, BAnQ-VM, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10).

Québec et Montréal⁶³, franco-catholiques et anglo-protestants continuent à se fréquenter dans les milieux aisés de Dorchester. En 1816, ils s'unissent même pour ériger une église anglicane⁶⁴. Les frères Gabriel, François et Louis Marchand prennent alors une part active à la collecte de fonds, et Louis siège au comité responsable de la construction du temple⁶⁵. Les trois frères font même partie des plus généreux donateurs⁶⁶. En 1826, lorsque les notables canadiens-français de l'endroit désirent y ériger une paroisse catholique, Gabriel se tourne tant vers les catholiques que vers les protestants pour amasser les fonds nécessaires⁶⁷. Il sollicite parents et amis de Québec et de Montréal, demandant même à son ancien associé François Durette et à son ami Louis Massue de quêter parmi la communauté anglo-protestante de Québec⁶⁸. Participer au financement et à l'érection d'une paroisse – qu'elle soit catholique ou anglicane – témoigne donc d'abord pour les notables de Dorchester de leur respectabilité et de leurs moyens financiers. Sans pour autant nier la piété de certains d'entre eux, force est d'admettre que cela vise également (ou surtout ?) à consolider leur prestige et leur place dans les élites locales. Ce qui distingue donc le capital culturel des notables de Dorchester de celui des bonnes familles de Montréal et de Québec, c'est que celui-ci est plus flexible et que les frontières ethnoreligieuses y sont beaucoup moins marquées. Ce qui importe, désormais, c'est que les charges publiques soient occupées par des gens qui s'inscrivent dans ce capital

⁶³ La population britannique a passablement augmenté au début du XIX^e siècle dans ces deux villes et les différentes élites qui s'y côtoient se replient sur elles-mêmes en se dotant de leurs propres institutions de charité, d'un réseau d'écoles et de journaux qui représentent leurs intérêts (Fyson, « Domination et adaptation », p. 187).

⁶⁴ E. L. Caldwell, *History of St. James' Church, St. Johns, Que.*, [s. l., s. é.], 1947, p. 9.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 78.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 54-62.

⁶⁷ Monique Signori et Maurice Laforest, *Une église, une cathédrale : Saint-Jean l'Évangéliste*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1980, p. 14.

⁶⁸ Monique Signori-Laforest, *Inventaire analytique des Archives du diocèse de Saint-Jean-de-Québec, 1688-1900*, Québec, Centre de documentation (Service de l'inventaire des biens culturels), 1976, p. 429-430.

culturel frontalier, et les notables locaux s'insurgent lorsque ce n'est pas le cas⁶⁹.

Un capital social marqué par la frontière

Le cas de Dorchester permet également de comprendre comment un nouveau capital social élitaire émerge en zone pionnière. Dans une collectivité neuve dont les classes dirigeantes sont en train de se former, rares sont les jeunes gens ambitieux qui viennent s'y implanter disposant déjà de plusieurs contacts sur place qui pourraient les aider à accéder au gotha local. Dans un premier temps, ce sont donc les réseaux antérieurs des nouvelles élites de Dorchester qui leur fournissent capitaux et contacts tout en faisant foi de leur respectabilité. En ce sens, le premier capital social élitaire de la région rattache les nouveaux notables locaux à leur(s) lieu(x) d'origine : Québec, Montréal, Burlington, Trois-Rivières... Le marchand de bois Gabriel Marchand s'appuie ainsi sur des capitaux fournis par son ancien patron John Macnider et un apprenti de ce dernier⁷⁰, et table sur ses contacts dans les milieux distingués de Québec pour faire foi de sa valeur⁷¹. Le processus s'apparente d'ailleurs à ce qu'on peut observer dans un contexte pionnier de manière plus générale. Les Jean Juchereau de Maur, Robert Giffard, Pierre Boucher et autres premiers colonisateurs de la Nouvelle-France se sont également appuyés sur le réseau de leur Perche natal pour y puiser alliés et capital humain afin de favoriser leur implantation et leur ascension dans les élites de la colonie⁷². Ce premier capital social s'estompe cependant peu à peu à mesure que des classes dirigeantes se forment en zone pionnière et que les notables qui en émergent nouent des

⁶⁹ Lettre de Gabriel Marchand au colonel Glegg, 1^{er} juillet 1831, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P28.

⁷⁰ Acte de transport entre John Macnider *et al.* et Gabriel Marchand, 11 novembre 1806, BAnQ-Q, greffe de Félix Têtu, CN301, S262.

⁷¹ Lettre de Sydney Bellingham à Félix-Gabriel Marchand, 26 juin 1897, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S1, P11.

⁷² Gervais Carpin, *Le réseau du Canada : étude du mode migratoire de la France vers la Nouvelle-France (1628-1662)*, Québec, Éditions du Septentrion, 2001, p. 320-334.

relations dans leur nouvelle communauté. Forcément, le nouveau capital social élitaire qui se développe s'ancre dans la situation géographique et les activités économiques de la collectivité naissante.

Au début du XIX^e siècle, les élites de Dorchester se rattachent à une communauté d'appartenance frontalière, et le capital social qui en émerge est fortement marqué par cette réalité. Si, en vertu du traité de Paris de 1783, la frontière entre le Canada et les États-Unis doit théoriquement suivre le 45^e parallèle dans la région, celle-ci se révèle, dans les faits, beaucoup plus difficile à situer sur le terrain⁷³. Les échanges entre les deux États font partie du quotidien, et les élites de la région comptent parents et amis des deux côtés de la frontière. Celle-ci demeure en effet floue et perméable, comme en témoigne l'éphémère guerre d'Aroostook (1838-1839)⁷⁴. La distance qui sépare Dorchester de Montréal et de Québec est également importante avant l'apparition du chemin de fer. Il faut mettre de quatre à sept heures de route et de traversier pour rejoindre Montréal en diligence avant la construction de la voie ferrée Saint-Jean-La Prairie (1836)⁷⁵. Alors que les notables de Québec et de Montréal tournent leur regard vers Londres et vers les campagnes environnantes⁷⁶, ceux de Dorchester s'inscrivent davantage dans un axe nord-sud, dont la rivière Richelieu constitue la colonne vertébrale.

Bon nombre d'habitants de Dorchester comptent d'ailleurs des membres de leur famille au Vermont ou en sont eux-mêmes originaires. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à penser aux Woods, aux

⁷³ Joseph Gagné, « Entre revendication et résignation : les seigneuries du lac Champlain et la frontière new-yorkaise 1763-1783 », dans Benoît Grenier et Michel Morissette (dir.), *Nouveaux regards en histoire seigneuriale au Québec*, avec la collaboration d'Alain Laberge et Alex Tremblay Lamarche, Québec, Éditions du Septentrion, 2016, p. 61-90.

⁷⁴ André-Louis Sanguin, « La frontière Québec-Maine : quelques aspects limologiques et socio-économiques », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 18, n° 43 (1974), p. 171-174.

⁷⁵ Pierre Lambert, « Le transport public en diligence au Québec », *Histoire Québec*, vol. 16, n° 1 (2010), p. 9.

⁷⁶ George Bervin, *Québec au XIX^e siècle : l'activité économique des grands marchands*, Québec, Éditions du Septentrion, 1991, p. 47-55 et 163-206.

Bingham ou aux Mott précédemment cités et aux familles qui leur sont alliées. Les sœurs Rebecca et Sarah Ann Woods disposent même d'un vaste réseau d'amis aux États-Unis avec qui elles entretiennent des échanges épistolaires leur permettant d'être au fait de la vie à Burlington⁷⁷. Les visites de part et d'autre de la frontière sont donc fréquentes puisque la vallée du Richelieu constitue une zone tampon au même titre que les Cantons de l'Est⁷⁸. Lorsque Sophia, la fille aînée de Gabriel Marchand, tombe malade, c'est à Burlington que son père l'envoie se faire soigner⁷⁹. Lorsque le docteur Cyrille-Hector-Octave Côté, patriote établi dans le village voisin de Napierville, doit prendre le chemin de l'exil à la suite de l'échec des patriotes à Saint-Charles-sur-Richelieu, c'est également vers le Vermont qu'il se tourne. Les liens qui existent entre les notables de cet État et ceux de la région de Dorchester et la proximité géographique de l'endroit en font en effet un refuge tout indiqué⁸⁰. Dans ce contexte, nulle surprise de constater que la guerre de 1812 fut particulièrement impopulaire au Vermont puisque le conflit venait mettre en péril les activités économiques des élites locales et leur capital social fortement lié à celui des notables de la vallée du Richelieu⁸¹.

Les classes dirigeantes de Dorchester orientent également leur réseau vers l'élite anglophone de Montréal – quoi que de façon moins marquée – au début du XIX^e siècle, puis de plus en plus à mesure que les décennies passent. Avec l'ouverture du canal Lachine dans les années 1820, puis de celui de Chambly dans les années 1840, et

⁷⁷ Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand et Sarah Bingham, 10 août 1835, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P69.

⁷⁸ Jack I. Little, *Loyalties in Conflict: a Canadian Borderland in War and Rebellion, 1812-1840*, Toronto, University of Toronto Press, 2008, p. 3-10.

⁷⁹ Lettre de Gabriel Marchand à Sophia Marchand, 18 août 1835, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P62.

⁸⁰ Richard Chabot, « Côté, Cyrille-Hector-Octave », dans *DBC*, vol. 7, 2003, [http://www.biographi.ca/fr/bio/cote_cyrille_hector_octave_7F.html] (30 novembre 2016).

⁸¹ Paul G. Pierpaoli Jr., « Burlington, Vermont », dans Spencer C. Tucker (dir.), *The Encyclopedia of the War of 1812: A Political, Social, and Military History*, vol. 1: A-K, Santa Barbara, Denver et Oxford, ABC-CLIO, 2012, p. 88.

l'inauguration du premier tronçon de chemin de fer au Canada entre Saint-Jean et La Prairie en 1836, l'accès à Montréal devient plus facile et rapide et, surtout, son importance s'accroît considérablement, particulièrement dans le milieu des affaires⁸². En 1843, Montréal devient même la capitale du Canada-Uni. Dans ce contexte, faire des affaires à Montréal devient plus intéressant que jamais, et les notables locaux tissent des liens avec des marchands de la métropole pour consolider leur capital social. La famille Marchand se lie ainsi à celle du marchand montréalais Joseph Scott⁸³ et envoie ses fils John et Charles faire l'apprentissage du métier des affaires dans cette ville⁸⁴ alors que le marchand d'origine américaine Jason Chamberlain Pierce jouit d'un vaste réseau de contacts dans le milieu des affaires montréalais parmi lesquels on compte le banquier Peter McGill et le brasseur John Molson⁸⁵.

L'émergence d'un capital culturel régional et du capital social qui s'y rattache

Des élites en mouvement : l'ascension des francophones au sein des classes aisées de la localité

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, les élites de Dorchester changent petit à petit de visage. Il faut dire que le profil de la population se transforme également. La saturation de l'écoumène seigneurial amène de nombreux Canadiens français à quitter les vieilles paroisses longeant le fleuve Saint-Laurent pour s'établir dans le sud-ouest de la province. De plus, l'immigration anglophone dans la

⁸² Annie-Claude Labrecque et Dany Fougères, « L'économie montréalaise au XIX^e siècle », dans Dany Fougères (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 492-494, 502-504, 507-511.

⁸³ Lettre de Jos. Scott à Gabriel Marchand, 9 février 1844, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S4, P47 à P174, S4, P24.

⁸⁴ Lettre de Thomas Ure à Gabriel Marchand, 24 février 1848, collection Yves Beauregard.

⁸⁵ François Cinq-Mars, *L'avènement du premier chemin de fer au Canada : Saint-Jean-Laprairie, 1836*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1986, p. 90-93.

région se tarit, et plusieurs Canadiens d'origine britannique ou américaine quittent les lieux pour s'établir à Montréal, dans le reste du Canada ou aux États-Unis⁸⁶. La population d'origine canadienne-française augmente ainsi de 54,3 % à Dorchester entre 1851 et 1901 pendant que le reste de la population – principalement des personnes d'origine irlandaise, américaine, anglaise et écossaise – décroît de 40,7 % au cours de la même période⁸⁷. Au tournant du xx^e siècle, les anglo-protestants ne représentent plus qu'une minorité – petite, mais influente – à Dorchester. La ville ne compte plus que 413 protestants (soit 10 % de sa population) en 1901, alors qu'ils représentaient 20 % des habitants 50 ans plus tôt⁸⁸. Même le nom de la ville se francise, passant de Dorchester à Saint-Jean au cours du XIX^e siècle.

Les assises économiques de l'élite anglo-protestante de Saint-Jean sont également ébranlées au cours de la seconde moitié XIX^e siècle. Avec l'abolition graduelle des tarifs protectionnistes qui favorisaient le bois canadien sur les marchés anglais⁸⁹, plusieurs marchands de bois originaires des îles britanniques prennent leur retraite ou se retirent des affaires. Les marchands œuvrant dans les secteurs de l'importation et de l'exportation – principalement anglophones – voient leurs activités ralentir après avoir pris un envol important au lendemain de la guerre de 1812⁹⁰. Après avoir représenté une manne économique pour la région, le canal de Chambly voit son rôle « progressivement réduit à une faible exportation de pâte à papier et

⁸⁶ Filion *et al.* (dir.), *Histoire du Richelieu–Yamaska–Rive-Sud*, p. 199.

⁸⁷ *Census of Canadas, 1851-2*, vol. I, Québec, J. Lovell, 1853; *Fourth Census of Canada, 1901 = Quatrième recensement du Canada, 1901*, vol. I, Ottawa, S. E. Dawson, 1902.

⁸⁸ *Fourth Census of Canada, 1901 = Quatrième recensement du Canada, 1901*, vol. I, p. 260-261.

⁸⁹ Entre 1842 et 1851, Londres réduit les tarifs sur le bois étranger de 55 à 7 shillings par *load* (Rodrigue Tremblay, *L'économie québécoise*, Sillery, Presses de l'Université du Québec, 1979, p. 58).

⁹⁰ Le port de Dorchester devient d'ailleurs l'un des principaux ports intérieurs pour le commerce au Québec au début du XIX^e siècle (Filion *et al.* (dir.), *Histoire du Richelieu–Yamaska–Rive-Sud*, p. 219).

de papier à journal⁹¹ » à compter des années 1870 en raison de son incapacité à accueillir des navires de grand tonnage.

En contrepartie, les réformes entreprises par George-Étienne Cartier au milieu du XIX^e siècle dans le monde judiciaire favorisent l'émergence d'une élite régionale. En faisant passer le nombre de districts judiciaires de 7 à 19 et en exigeant que le siège de chacun de ces districts soit doté d'une cour de justice⁹², Cartier consolide l'importance de toute une série de centres régionaux tels que Sainte-Marie-de-Beauce, Montmagny et Saint-Jean-sur-Richelieu. Mieux, il y attire une nouvelle élite – principalement canadienne-française – en créant des opportunités à toute une série de juges, d'avocats et d'officiers de justice⁹³. Saint-Jean bénéficie de cette décentralisation de la justice et voit son nombre de juristes augmenter à la suite de la construction d'un palais de justice au bout de la rue Longueuil en 1859⁹⁴. Peu à peu, des notables tels que le registraire William Augustin Marchand et les avocats Charles-Joseph Laberge, Joseph Delagrave et Joseph-Solyme Messier s'établissent dans les environs⁹⁵. Le notaire Félix-Gabriel Marchand et le juge de la Cour supérieure pour le district d'Iberville, Alfred-Napoléon Charland, se font tous deux construire une élégante demeure en face du palais de justice au tournant des années 1870⁹⁶. En 1895, c'est au tour du protonotaire Gabriel Marchand – fils du précédent – de faire de même quelques

⁹¹ Y. Landry, « La fonction commerciale de Saint-Jean au XIX^e siècle », *Le Canada français*, 1974, p. 29.

⁹² « Actes pour amender les actes de judicature du Bas-Canada », 20 Victoria, c. 44 (1857).

⁹³ Donald Fyson, « L'administration de la justice 1800-1867 », *Cap-aux-Diamants*, hors-série (printemps 1999), p. 36.

⁹⁴ Roch Tanguay et Jean-Yves Thériage, *...À pied dans le vieux Saint-Jean*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Milles Roches, 1978, p. 61.

⁹⁵ Henry Whitmer Hopkins, *Atlas of the Town and County of St. Johns, Province of Quebec: From Actual Surveys, Based Upon the Cadastral Plans Deposited in the Office of the Department of Crown Lands*, 1880, planches A, B et C., BANQ, Collection numérique, [En ligne], [<http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2246916>].

⁹⁶ « M. F. G. Marchand, notaire », *Le Franco-Canadien*, 28 décembre 1869, p. 2.

mètres plus loin. Saint-Jean-sur-Richelieu voit donc émerger un véritable petit milieu distingué de praticiens du droit francophones au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les ordres professionnels dans le milieu juridique sont d'ailleurs presque exclusivement contrôlés par des Canadiens français dès leur création. En septembre 1860, lorsque la Chambre des notaires du district judiciaire d'Iberville voit le jour, huit notaires francophones sont appelés à siéger à son conseil d'administration⁹⁷. Le seul anglophone du groupe, Thomas Robert Jobson, marié avec une femme issue d'un mariage mixte (Marie-Louise Bourgeois), s'exprime très bien en français et est au demeurant catholique⁹⁸.

Parallèlement, une élite économique canadienne-française se développe à Saint-Jean et l'on voit plusieurs fils de cultivateurs des environs accéder au gotha local. Un bref survol du *Franco-Canadien* au tournant des années 1860 nous permet de constater que plusieurs franco-catholiques s'annoncent en ses pages comme « marchands en gros et en détail⁹⁹ ». En sus des Augustin Demers, François Monette et Moïse Lefebvre, qui s'affichent respectivement comme épicier, marchand de chaussures et hôtelier, citons Joseph-Édouard Clément, Édouard Bourgeois, Charles Nolin, Louis-George Lacasse, Louis Michon, François-Xavier Langelier et Thomas Roy. De ce nombre, plusieurs sont issus des paroisses avoisinantes et profitent des relations qu'ils y ont tissées pour y vendre des biens manufacturés et y faire l'achat de différentes denrées qu'ils revendent ensuite. Le marchand de grains natif de Beloeil, Théophile Arpin, réussit ainsi à s'imposer comme un des plus importants marchands de blé au Québec dans les années 1870, grâce au réseau d'approvisionnement qu'il a su mettre en place dans la région¹⁰⁰. L'entrepreneur Louis Molleur parvient,

⁹⁷ « Chambre des notaires », *Le Franco-Canadien*, 21 septembre 1860, p. 3.

⁹⁸ Bibliothèque et Archives Canada, Recensement du Canada, 1851, district de recensement n° 11, p. 27.

⁹⁹ *Le Franco-Canadien*, 6 juillet 1860, p. 3-4; *Le Franco-Canadien*, 4 janvier 1861, p. 3-4.

¹⁰⁰ Serge Courville, Jean-Claude Robert et Normand Séguin, *Le pays laurentien*

quant à lui, à connaître une ascension sociale enviable en achetant plusieurs terres dans une localité avoisinante (Saint-Valentin). Grâce à ce capital, il parvient à s'extraire de la famille de cultivateurs de L'Acadie, dont il est originaire, et à se lancer en affaires à Saint-Jean, où il s'établit¹⁰¹. Cela n'empêche toutefois pas les anglophones de demeurer influents dans le milieu des affaires. Après tout, près de la moitié des membres fondateurs de la chambre de commerce locale sont issus de la communauté anglophone¹⁰², et la direction de beaucoup d'industries demeure entre leurs mains¹⁰³. N'empêche, un renouvellement des élites est en cours et progresse tout au long du XIX^e siècle. Après avoir été dirigée par sept maires de langue anglaise au cours de ses cinquante premières années (1848-1898)¹⁰⁴, la ville de Saint-Jean n'en connaîtra plus que trois par la suite¹⁰⁵.

L'émergence d'une nouvelle identité et d'un capital culturel régional

L'ascension d'une nouvelle élite marchande et juridique francophone, les transformations de l'économie johannaise et l'élévation de la ville au statut de chef-lieu des comtés de Saint-Jean, de Napierville et d'Iberville en 1857 concourent à l'émergence d'une nouvelle identité élitaire au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Alors que les

au XIX^e siècle : les morphologies de base, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 111.

¹⁰¹ Kathleen Lord, « Molleur, Louis », dans *DBC*, vol. 13, [http://www.biographi.ca/fr/bio/molleur_louis_13F.html] (30 novembre 2016).

¹⁰² « Acte pour incorporer la Chambre de Commerce de St. Jean », 37 *Victoria*, c. 52 (1874).

¹⁰³ Pensons, entre autres, à la manufacture de grès fondée par Moses Farrar et Isaac Newton Soule en 1840 ou à la St. Johns Woollen Manufacturing Company, dont Edward C. Macdonald assume la présidence au début des années 1870.

¹⁰⁴ Nelson Mott (1848-1850), Benjamin Burland (1850-1851), Robert Hyndman Wight (1858-1859), James Bisset (1866-1867 et 1870-1872), John Rossiter (1875-1877), James O'Cain (1881-1883 et 1893-1897) et Duncan MacDonald (1886-1889).

¹⁰⁵ Charles Robert Cousins (1903-1907), Henderson Black (1917-1919) et Lawrence Norman McMillan (1963-1968).

notables de la place se rattachaient à une communauté frontalière d'expression anglaise naviguant entre Burlington et Montréal au début du siècle, ils adoptent dorénavant graduellement une identité régionale canadienne-française, dont Saint-Jean devient le centre, comme en témoigne la création d'institutions culturelles fortes porteuses de cette identité. La ville voit ainsi apparaître en son sein un couvent des Dames de la Congrégation Notre-Dame (1847), un journal – *Le Franco-Canadien* – qui se veut, comme son sous-titre l'indique, « l'organe du district d'Iberville » (1860), une branche locale de la société Saint-Jean-Baptiste (1867)¹⁰⁶ et un hôpital confié au soin des Sœurs grises (1868)¹⁰⁷. Ces quatre institutions témoignent bien du nouveau capital culturel qui s'impose à Saint-Jean : elles visent d'abord à faire valoir des intérêts locaux tout en les inscrivant dans une dimension franco-catholique – voire nationaliste – plus large. La mission que se donne *Le Franco-Canadien* n'est d'ailleurs pas anodine : « Notre journal sera donc l'organe spécial du district d'Iberville. [...] Nous tiendrons compte en outre des intérêts particuliers de notre District, sans jamais les mettre au-dessus des intérêts du pays qui doivent toujours avoir le pas¹⁰⁸. »

Cette réorientation des élites johannaises dans l'axe Québec-Montréal s'explique aussi par l'affaiblissement du sentiment d'appartenance à une communauté frontalière qui avait cours jusqu'alors au sein des élites anglo-protestantes mais aussi, dans une moindre mesure, dans les familles franco-catholiques qui leur étaient alliées. Comme le souligne Jack Little dans ses travaux sur les Cantons de l'Est, une bonne partie de la population qui vit près de la frontière américaine dans la première moitié du XIX^e siècle est anglophone, protestante et d'origine américaine. Elle conserve, de ce fait, des liens étroits avec la population des États américains voisins. Le sud-ouest du Québec est alors une

¹⁰⁶ « Société St. Jean-Baptiste de la Ville de St. Jean », *Le Franco-Canadien*, 30 juillet 1867, p. 2.

¹⁰⁷ Jean Gaudette, *L'émergence de la modernité urbaine au Québec : Saint-Jean-sur-Richelieu, 1880-1930*, Québec, Éditions du Septentrion, 2011, p. 102-103.

¹⁰⁸ « Prospectus », *Le Franco-Canadien*, 1^{er} juin 1860, p. 1.

zone tampon où s'entremêlent les cultures américaine et britannique. Or l'enracinement des Églises anglicanes et méthodistes au lendemain de la guerre de 1812 et le rejet de l'influence évangélique américaine amènent la formation d'une identité religieuse distincte au nord de la frontière. Désormais, les anglophones de la région se rattachent à une culture anglo-protestante les liant davantage à l'Empire britannique qu'à leurs voisins du Sud¹⁰⁹. Qui plus est, les différends entre les Yankees et la Grande-Bretagne lors de la guerre de Sécession (1861-1865)¹¹⁰ entraînent une tension le long de la frontière et accroissent l'émergence d'identités distinctes de part et d'autre. Devant la menace, les notables de Saint-Jean créent quatre compagnies d'infanterie composées de miliciens pour se mettre « en état de défendre [leurs] foyers d'une invasion étrangère¹¹¹ ». Le conflit est à peine terminé que c'est au tour des Fénéniens¹¹² de s'imposer comme une menace pour la population de Saint-Jean. Les raids qu'ils mènent à la frontière font en effet craindre le pire aux élites locales et amènent certains de ses membres à s'investir dans les campagnes militaires visant à mater le mouvement entre 1866 et 1870¹¹³. Si la frontière avec les États-Unis demeure poreuse au cours de cette période et qu'elle le redevient davantage au terme de ces affrontements, il n'en demeure pas moins que ces événements contribuent à faire croître, chez les élites johannaises, un sentiment d'altérité

¹⁰⁹ Jack I. Little, *Borderland Religion : the Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, p. 149-278.

¹¹⁰ Pensons, entre autres, à l'arraisonnement du navire anglais *RMS Trent* par les forces de l'Union le 8 novembre 1861, qui engendra une crise diplomatique entre les deux États (François Drouin, « Guerre civile au Sud et discussions constitutionnelles au Nord : le contexte nord-américain », *Cap-aux-Diamants*, n° 119 (automne 2014), p. 12).

¹¹¹ « Milice active », *Le Franco-Canadien*, 8 janvier 1863, p. 2.

¹¹² Les Fénéniens sont un groupe de nationalistes irlandais ayant choisi de lutter contre la présence britannique par les armes. Au milieu des années 1860, plusieurs fénéniens nord-américains entament des raids contre le Canada afin de forcer le gouvernement de la Grande-Bretagne à se retirer de leur pays (Hereward Senior, *The Last Invasion of Canada : the Fenian Raids, 1866-1870*, Toronto, Dundurn Press, 1991, p. 11-30).

¹¹³ Lettre de Félix-Gabriel Marchand à Hersélie Turgeon, 21 avril 1870, BANQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P68.

par rapport aux États-Unis et à renforcer l'appartenance à une communauté régionale.

Sur la scène locale, cela se traduit par une inversion des pôles d'assimilation culturelle chez les élites issues d'un mariage mixte. Alors qu'une part significative de la première génération de franco-phones qui avaient su s'élever dans les milieux distingués de Saint-Jean avait adopté la langue et les mœurs des notables anglo-protestants tout en conservant leur religion, la génération qui suit s'intègre aux élites francophones et adopte une identité franco-catholique. Le cas de la famille Marchand est assez éloquent. En l'espace d'une génération, les traces de mixité se sont considérablement amenuisées. Si Félix-Gabriel a grandi au cœur d'un milieu où se côtoyaient différentes cultures lors des années 1830 et 1840, ses enfants sont, quant à eux, élevés dans une famille typiquement canadienne-française. Toutes les filles de Félix-Gabriel fréquentent vraisemblablement le couvent des sœurs de la congrégation de Notre-Dame de Saint-Jean¹¹⁴, tandis que son fils suit sa formation au séminaire de Saint-Hyacinthe¹¹⁵. La religion catholique marque les temps forts de la vie familiale – baptêmes, mariages, sépultures – et s'inscrit dans le quotidien des enfants. Ceux-ci vont à la messe et font leurs prières quotidiennes comme la majorité des Canadiens français¹¹⁶. Leur éducation se fait en français et leur connaissance de l'anglais semble limitée¹¹⁷. Les Marchand sont cependant loin d'être les seuls notables issus d'un mariage mixte à dorénavant s'assimiler à une culture élitaine franco-

¹¹⁴ Marie Pier Bellerive-Bellavance, *Journal intime (1879-1900) de Joséphine Marchand : lecture sociocritique d'une écriture féminine*, mémoire de maîtrise (littérature), Québec, Université Laval, 2011, p. 13.

¹¹⁵ « Gabriel Marchand (petit-fils) (1859-1910) », sur le site de l'*Assemblée nationale du Québec*, 2009, [[http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/marchand-\(petit-fils\)-gabriel-4321/biographie.html](http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/marchand-(petit-fils)-gabriel-4321/biographie.html)] (30 novembre 2016).

¹¹⁶ Lettre de Joséphine Marchand à Félix-Gabriel Marchand, 4 décembre 1872, BAnQ-Q, Fonds Félix-Gabriel Marchand, P174, S2, P231.

¹¹⁷ Ce n'est que tardivement que certains des enfants de Félix-Gabriel Marchand se mettent à l'apprentissage de l'anglais. Lorsqu'elle était plus jeune, Joséphine « n'avai[t] pas l'habitude de [s]'exprimer dans cette langue » (Joséphine Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, Lachine, Éditions de la Pleine Lune, 2000, p. 168).

catholique. Tout comme eux, les enfants du douanier Louis Camille Vandal, du médecin Benjamin Delisle, du marchand Ambroise Bourgeois et du notaire Thomas Robert Jobson se disent francophones et catholiques dans les recensements et se marient avec un(e) Canadien(ne) français(e) ou une personne issue d'un mariage mixte qui s'assimile à ce groupe.

Le capital social d'un petit centre régional

La montée d'une nouvelle élite francophone désireuse d'afficher son identité sur la place publique, l'étiollement des liens que les notables de la place entretenaient avec leurs parents et leurs amis américains et l'émergence d'une vie culturelle régionale entraînent une restructuration des réseaux de sociabilité élitaires johannais au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. La consolidation de l'élite canadienne-française et l'augmentation de ses effectifs multiplient en effet les lieux de sociabilité élitaires locaux. Sous l'impulsion des notables de Saint-Jean, les salons, les clubs et les associations culturelles et sportives se multiplient et favorisent la création de liens entre les élites de la place. On se côtoie, notamment, aux assemblées du St. Johns Yacht Club¹¹⁸, lors de réceptions organisées dans des hôtels de la ville¹¹⁹ ou à l'occasion de pique-niques champêtres dans les environs¹²⁰. Alors que les premiers notables francophones qui sont arrivés à Saint-Jean au début du XIX^e siècle s'inscrivaient dans des réseaux marqués par une forte présence anglo-protestante, ils évoluent désormais dans des réseaux principalement franco-catholiques, comme en témoignent les comptes rendus de soirées mondaines qui paraissent dans les journaux¹²¹.

Après avoir accueilli dans leurs rangs des fils de cultivateurs ayant connu une belle ascension sociale au milieu du XIX^e siècle, les élites

¹¹⁸ *Le Canada français*, 14 avril 1899, p. 6.

¹¹⁹ « Lettre intime », *Le Canada français*, 19 mai 1899, p. 2.

¹²⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 26, 108 et 109.

¹²¹ *Le Canada français*, 21 janvier 1898, p. 4; « Succès sans précédent », *Le Canada français*, 17 février 1899, p. 1.

johannaises se referment. Petit à petit, les instances décisionnelles en viennent à être accaparées par quelques familles avec lesquelles il est de bon ton de s'allier. Près de la moitié des membres francophones de la Chambre de commerce de Saint-Jean sont ainsi liés de près ou de loin à la famille Marchand lors de sa création (1874)¹²². Les conseillers municipaux, quant à eux, portent bien souvent le même patronyme qu'un frère, un père ou un cousin ayant déjà frayé avec le pouvoir municipal, tel que Marchand, Langelier, Mott ou Bourgeois¹²³. Dans ce contexte, bon nombre de notables invitent leurs concitoyens les plus en vue à agir à titre de parrain ou de marraine de leurs enfants et, ainsi, consolident ce précieux capital social. Le notaire Félix-Gabriel Marchand fait appel à son confrère Thomas Robert Jobson, à l'avocat Charles-Joseph Laberge et au marchand Théophile Arpin pour servir de parrain à trois de ses enfants, tandis que le négociant Jacques-Émery Molleur demande au notaire Joseph-Alfred Fournier et au marchand Charles-Olivier Gervais de servir de parrain à ses fils Jean-Baptiste-Louis-Alfred et George¹²⁴.

Les élites johannaises se montrent également plus soucieuses d'intégrer des réseaux francophones montréalais et québécois à compter de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Avec l'avènement du chemin de fer et la création de la province de Québec, la ville se désenclave petit à petit de l'axe Montréal-Burlington pour s'intégrer plus fermement à l'axe laurentien. Elle passe de la marge, espace aux « limites floues et en cours de différenciation », à la périphérie, espace « qui s'étend autour, par opposition au centre, [et] qui est donc en

¹²² « Acte pour incorporer la Chambre de Commerce de St. Jean », 37 Victoria, c. 52 (1874).

¹²³ Lionel Fortin, *Les municipalités du Haut-Richelieu : des origines à nos jours*, Saint-Jean-sur-Richelieu, L. Fortin, 1996.

¹²⁴ Actes de baptême d'Hélène Marchand (1^{er} décembre 1863), de Pierre-Charles-Édouard Marchand (29 avril 1866), de Joseph-Édouard-Lin Marchand (23 septembre 1867), de George Molleur (29 octobre 1877) et de Jean-Baptiste-Louis-Alfred Molleur (24 juin 1880), BANQ-VM, registre de la paroisse de Saint-Jean-l'Évangéliste-de-Dorchester, CE604, S10.

continuité spatiale et participe de la même essence que le centre¹²⁵ ». On se plaît donc à recevoir des amis de Québec et de Montréal dans les milieux distingués de Saint-Jean afin de consolider ce capital social de valeur et on multiplie les séjours dans ces villes pour y développer de précieuses relations, voire pour y trouver un bon parti¹²⁶. À la fin du XIX^e siècle, il ne se passe pas un mois sans que la presse locale souligne la présence d'un notable de Montréal ou de Québec dans la ville ou le passage d'un Johannais dans la métropole ou la capitale¹²⁷. Briller dans l'une de ces villes ou y être vu(e) en compagnie de gens influents suscite envie et convoitise¹²⁸. Alors que les premiers notables franco-catholiques qui se sont installés dans la région désiraient s'intégrer aux élites locales en se mariant avec des membres de la communauté anglo-protestante, plusieurs notables johannais souhaitent désormais se marier à Montréal ou à Québec pour en intégrer les milieux distingués. L'hôtelier Amable Bisailon n'hésite pas à offrir la main de sa nièce Léa au jeune Téléphore Parizeau, fils de Damase Parizeau, alors président de la Chambre de commerce du district de Montréal, lorsque celui-ci lui en fait la demande vers 1890¹²⁹. De son côté, le notaire et homme politique Félix-Gabriel Marchand emmène ses enfants dans les restaurants les plus huppés de Montréal et les lieux les plus chics de Québec afin qu'ils y rencontrent l'âme sœur. Selon Edmond Robillard, Joséphine Marchand rapporte même « que ces voyages à Montréal coûtaient de grands sacrifices à sa famille qui, désireuse de trouver de bons partis pour les filles, vivait à ce qu'il semble au-dessus de ses moyens¹³⁰ ». Les efforts consentis portent toutefois fruit : ses filles Hélène, Ernestine et Ida épousent trois hommes bien en vue de la capitale (le haut fonctionnaire Gustave

¹²⁵ Brigitte Prost, « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour*, vol. 79, n° 2 (2004), p. 175-176.

¹²⁶ Marchand, *Journal intime*, p. 23, 27, 28, 31, 34, 99-101, et al.

¹²⁷ *Le Canada français*, 3 février 1899, p. 6; *Le Canada français*, 10 février 1899, p. 1.

¹²⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 193-194.

¹²⁹ Gérard Parizeau, *Joies et deuils d'une famille bourgeoise, 1867-1961*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1973, p. 53.

¹³⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 81.

Grenier, le docteur Arthur Simard et le marchand Arthur Legendre) alors que sa fille Joséphine se marie avec l'avocat montréalais Raoul Dandurand. Son fils Gabriel se marie, quant à lui, avec Rose-Anna Chaput, fille d'un riche marchand de la métropole¹³¹.

Conclusion

En 1916, lorsque la ville de Saint-Jean est constituée en cité, le profil de ses élites diffère sensiblement de celui qu'elles affichaient lors de la fondation de Dorchester dans les années 1790. Les quelques Canadiens français qui étaient venus se mêler aux notables anglo-protestants de cette petite communauté naissante ont été rejoints par une nouvelle élite franco-catholique ayant émergé des campagnes environnantes à la faveur de l'expansion de la ville. Les Johannais les plus en vue s'expriment désormais principalement en français et s'inscrivent surtout dans des réseaux de sociabilité franco-catholiques. Plus qu'un changement de paradigme, le cas de Saint-Jean permet de mettre en exergue les processus de formation et de renouvellement des élites et les facteurs qui président à l'émergence, au développement et la maturité d'une communauté en zone pionnière. Derrière la trajectoire des Marchand, des Démaray, des Mott et des Pierce se cachent celles de jeunes gens principalement issus d'une classe moyenne assez fortunée ou d'élites déclassées de collectivités déjà établies qui choisissent de quitter un lieu d'origine où ils ne perçoivent que peu de possibilités d'ascension sociale pour s'établir aux marges de leur communauté. Là-bas, ils espèrent profiter du fait que les hiérarchies sociales soient beaucoup moins rigides et réussir à s'imposer grâce à leur valeur et aux différents capitaux (financier, culturel, social, politique, etc.) dont ils jouissent. De fil en aiguille, certains réussissent à s'imposer et souhaitent refermer l'accès aux milieux les plus distingués afin d'en conserver les privilèges. S'imposent alors des capitaux culturel et social issus des éléments qui ont

¹³¹ Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 50-54.

su affirmer leur réussite avec le plus d'aplomb et, surtout, lié aux facteurs qui ont présidé à l'enrichissement de cette nouvelle élite : le commerce et le transport entre Montréal et les États-Unis.

La collectivité prenant son essor, elle passe de marge à centre régional comme en témoigne son élévation au titre de chef-lieu du district judiciaire d'Iberville en 1857. Sa richesse profite aux campagnes environnantes et attire une nouvelle population majoritairement canadienne-française. Certains des meilleurs éléments des paroisses voisines profitent même du changement de contexte économique pour converger vers Saint-Jean et y faire fortune. La période qui s'ouvre favorise donc la mobilité sociale (tant ascendante que descendante) et voit un groupe de marchands et de membres des professions libérales francophones accéder au gotha local. Dans ce contexte, une partie des anciennes élites se trouve déclassée, une autre tient le coup et une autre s'adapte. Bon nombre des fils des frères Gabriel, François et Louis Marchand se tournent ainsi vers les professions libérales, alors que leur père avait fait fortune dans le commerce du bois. Afin d'asseoir leur nouvelle supériorité, ces nouvelles élites adoptent en partie les capitaux social et culturel de l'élite précédente, mais développent aussi leurs propres habitudes et lieux de sociabilité qu'ils inscrivent dans la culture canadienne-française. Il s'agit donc davantage d'un renouvellement des élites que d'un changement puisqu'une part significative des anciens notables – particulièrement ceux qui sont issus d'un mariage mixte mais aussi, dans une moindre mesure, quelques anglophones – s'adaptent à ces nouveaux usages. Le bon goût fluctue ainsi en fonction des lieux auxquels se rattache une région donnée, et Saint-Jean n'y fait pas exception. Le développement des moyens de transport et la consolidation de l'État québécois favorisent d'ailleurs le désenclavement de la ville et son rattachement à l'axe laurentien au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Au début du XX^e siècle, Saint-Jean s'impose donc comme un centre régional, attirant vers elle les meilleurs éléments des environs tout en s'inscrivant elle-même dans un rapport centre/périphérie avec Montréal et Québec.

Le cas de Saint-Jean amène à nuancer l'idée selon laquelle une élite francophone remplace l'élite anglophone préexistante à la faveur de la « reconquête canadienne-française » que connaît le Québec au XIX^e siècle et montre plutôt que les élites se désistent de leurs éléments les plus faibles et intègrent les éléments les plus forts des classes populaires pour conserver les rênes du pouvoir. Le développement de cette ville témoigne également du fait que les métropoles culturelles sont multiples et mouvantes et fluctuent au même rythme que l'économie d'une région. En cela, l'exemple johannais apparaît intéressant pour interroger l'histoire régionale et les mécanismes de formation des élites en périphérie de manière plus générale. À quel point l'histoire des villes comme Rimouski, Chicoutimi et Joliette s'apparente-t-elle à celle de Saint-Jean-sur-Richelieu? Qu'est-ce qui fait qu'une ville réussit à s'imposer comme centre régional au détriment de ses voisines? Quelles sont les répercussions culturelles et sociales qu'entraîne le renouvellement des élites en région et quelle place y prend la dimension ethnolinguistique? Voilà autant de questions qui montrent la nécessité de continuer d'explorer le cadre régional pour en comprendre les spécificités.